

UGC PRESENTE



VOYEZ COMME ON DANSE

UNE COMÉDIE DE
MICHEL BLANC

KARIN VIARD CAROLE BOUQUET CHARLOTTE RAMPLING JEAN-PAUL ROUVE WILLIAM LEBGHIL AVEC LA PARTICIPATION DE JACQUES DUTRONC ET MICHEL BLANC AVEC SARA MARTINS GUILLAUME LABBÉ JEANNE GUITTET

PRODUIT PAR YVES MARMION POUR UGC SCÉNARIO, ADAPTATION, DIALOGUES MICHEL BLANC D'APRÈS LES PERSONNAGES CRÉÉS PAR JOSEPH CONNOLLY

DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE PIERRIC CANTELEMI D'ILLE ASSISTANT RÉALISATEUR LUC BRICAULT DÉCOR JEAN MARCTRAN TAN BA MONTAGE MARYLINE MONTHIEUX SON PIERRE ANDRÉ JEAN-PAUL HURIER FRED DEMOLIER COSTUMES KHADIJA ZEGGAI DIRECTRICE DE PRODUCTION SANDRINE PAQUOT

UNE PRODUCTION LES FILMS DU 24 EN COPRODUCTION AVEC FRANCE 2 CINÉMA EN ASSOCIATION AVEC CINÉMAGE AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CINÉ+ FRANCE TÉLÉVISIONS CB ET AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE TOUTS DROITS D'ÉPLOIATION UGC © 2017 - LES FILMS DU 24 - FRANCE 2 CINÉMA

•2cinéma CANAL+ CINE+ france-tv G8 I Mediate PARIS Ile-de-France



LE CERCLE NOIR POUR F.I.D. E.L.I. © PHOTOS: EDOYER/RE

UGC PRÉSENTE

VOYEZ COMME ON DANSE

UNE COMEDIE DE **MICHEL BLANC**

Durée : 1h28

SORTIE LE 10 OCTOBRE

DISTRIBUTION

Cinéart
72-74, rue de Namur
1000 Bruxelles
T. 02 245 87 00

PRESSE

Heidi Vermander
T. 0475 62 10 13
heidi@cinéart.be

Matériel presse téléchargeable sur www.cineart.be

SYNOPSIS

FR

Voyez comme ils dansent...

JULIEN sent comme une présence hostile derrière lui en permanence.

ALEX, son fils apprend qu'EVA, lycéenne de 17 ans a oublié de le prévenir qu'il allait être père.

La mère d'EVA, VERO, dans une sale passe depuis sa naissance pense qu'elle va être obligée d'arracher le sac des vieilles pour nourrir le futur enfant.

ELIZABETH, dont le mari BERTRAND s'est volatilisé, voit sa maison dévastée par une perquisition.

LUCIE exaspérée par les délires paranos de JULIEN, son mari, est au bord du burn out conjugal.

SERENA, la maîtresse de JULIEN sent qu'il lui ment. JULIEN ne sent pas que SERENA lui ment aussi.

LOIC, fils ainé de VERO, seul élément stable de la bande ne l'est pas tant que ça. Sans oublier un absent toujours très présent...

NL

Zie hoe ze dansen....

Het is alsof JULIEN constant een vijandige aanwezigheid achter hem voelt.

ALEX, zijn zoon, verneemt dat EVA, 17 jaar, vergeten is hem aan te kondigen dat hij vader wordt.

De moeder van Eva, VERO, die sinds de geboorte van haar dochter een moeilijke tijd heeft, denkt dat ze verplicht zal zijn om handtassen de stelen van oudjes om hun toekomstig kind te kunnen voeden.

ELIZABETH, van wie haar man BERTRAND in rook is opgegaan, ziet haar huis ingenomen worden door een huiszoeking.

LUCIE, geïrriteerd door de paranoïde waanideeën van Julien, haar man, staat op de rand van een echtelijke burn out.

SERENA, de maitresse van Julien, voelt dat hij tegen haar liegt. Julien voelt helemaal niet dat Serena tegen hem liegt.

LOIC, de oudste zoon van Vero, de meest evenwichtige van de bende, is toch niet zo stabiel.

Zonder een afwezige te vergeten die steeds aanwezig is....

LISTE ARTISTIQUE

KARIN VIARD
CAROLE BOUQUET
CHARLOTTE RAMPLING
JEAN-PAUL ROUVE
WILLIAM LEBGHIL
AVEC LA PARTICIPATION DE
JACQUES DUTRONC
ET
MICHEL BLANC
AVEC
SARA MARTINS
GUILLAUME LABBE
JEANNE GUITTET
EMILIE CAEN

VERO
LUCIE
ELIZABETH
JULIEN
ALEX

BERTRAND

JEAN-PIERRE

SERENA
LOÏC
EVA
LAURA

LISTE TECHNIQUE

REALISATEUR	MICHEL BLANC
SCENARIO, ADAPTATION, DIALOGUES	MICHEL BLANC
« D'APRES LES PERSONNAGES CREEES PAR JOSEPH CONNOLLY »	
PRODUCTION	LES FILMS DU 24
PRODUCTEUR DELEGUE	YVES MARMION
PRODUCTEUR EXECUTIF	BENJAMIN HESS
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE	PIERRIC GANTELMI D'ILLE
CHEF OPERATEUR DU SON	PIERRE ANDRÉ
CHEF MONTEUSE	MARYLINE MONTHIEUX
CHEF DECORATEUR	JEAN MARC TRAN TAN BA
CHEF COSTUMIERE	KHADIJA ZEGGAI
1ER ASSISTANT REALISATEUR	LUC BRICAULT
DIRECTRICE DE PRODUCTION	SANDRINE PAQUOT
PHOTOGRAPHE DE PLATEAU	ARNAUD BORREL
EN CO PRODUCTION AVEC	FRANCE 2 CINEMA
AVEC LE SOUTIEN DE	LA REGION ILE-DE-FRANCE
AVEC LA PARTICIPATION DE	CANAL + CINE + FRANCE TELEVISIONS C8

ENTRETIEN AVEC MICHEL BLANC

Réalisateur

Seize ans ont passé depuis « Embrassez qui vous voudrez ». Pourquoi avoir attendu si longtemps pour revenir à la réalisation ?

Le temps m'aurait paru long si je n'étais pas également acteur et n'écrivais pas des dialogues pour d'autres. Je ne l'ai pas vu filer. Jusqu'à ce que je me rende compte que si je continuais ainsi, je n'allais plus jamais réaliser.

Comment est née l'idée de faire revivre les personnages de « Vacances anglaises », le roman de Joseph Connolly ?

D'un concours de circonstances. Cela faisait des années qu'Yves Marmion, mon producteur, essayait de me convaincre de repasser à la réalisation. « *Et si tu imaginais une suite à « Embrassez qui vous voudrez » ?* », m'a-t-il lancé un jour. Je ne suis pas trop fan des suites – je trouve que ça fait un peu *deuxième pression*. Un an après la sortie de « Vacances anglaises » Connolly s'y est essayé avec « N'oublie pas mes petits souliers », dont l'intrigue se déroule trois mois après les événements du premier roman : à l'époque, j'avais trouvé que les personnages n'avaient pas eu le temps d'évoluer. Hors de question, donc, de me replonger, et eux avec, dans la même période. Par contre, l'idée de les retrouver quinze ans plus tard a fait son chemin : durant tout ce temps, ils avaient forcément un peu changé. L'exercice de style consistant à partir de ces caractères et à leur inventer de toutes pièces une histoire m'excitait : c'était comme un puzzle blanc, un peu vertigineux.

A-t-il été facile de rentrer dans le puzzle ?

Le plus dur a été de trouver le début de la pelote – comment la démarrer, comment faire en sorte que les autres viennent y tomber ?... Mais l'inspiration est venue assez rapidement et je me suis beaucoup amusé. Ça a été un régal d'écrire en pensant déjà aux comédiens qui joueraient- je ne l'avais encore jamais fait ; sauf pour Jacques Dutronc au moment d'« Embrassez qui vous voudrez », parce qu'il était le seul acteur que j'imaginais dans le rôle de Bertrand.

Vous gardez certains personnages et en laissez tomber d'autres. Comment procède-t-on à ce tri ?

Reprendre tous les personnages, c'était bloquer l'écriture. J'ai écrit une lettre à chacun des acteurs qui les avaient interprétés pour le leur expliquer. Certains, comme Maxime (Vincent Elbaz), Emilie, la fille d'Elizabeth et Bertrand (Lou Doillon), Julie, la jeune mère célibataire (Clotilde Courau), ou encore le mari de Véronique (Denis Podalydès), étaient allés au bout de leur aventure. J'avais besoin, par exemple, que Véronique (Karin Viard) vive des rapports différents avec ses enfants. L'histoire devait avancer sans se répéter.

A côté du couple nanti formé par Charlotte Rampling et Jacques Dutronc (Charlotte et Bertrand) , on retrouve donc Karin Viard, dans le rôle de Véronique, de plus en plus dans la mouise, Carole Bouquet, dans celui de Lucie, devenue femme d'affaires, ainsi que quelques nouveaux, dont Julien, le nouveau compagnon de Lucie (Jean-Paul Rouve), Alex, son fils (William Lebghil) et la jeune Eva, dix-sept ans (Jeanne Guittet), la fille de Véronique...

Cela m'a aidé de retrouver ce quatuor ; je le connaissais, je l'avais vu vivre... Quinze ans après, ils vivent autre chose, ils sont toujours amis mais ignorent encore à quel point leurs relations sont imbriquées. J'adore le nouveau personnage de Julien : je lui ai écrit un rôle de salopard assez copieux ; il est lâche et menteur et pourtant, à l'arrivée, Jean-Paul Rouve réussit à le faire aimer ! Ce qu'il a fait sur le plateau me fascine.

Et puis je voulais qu'il y ait des jeunes, je rêvais notamment de mettre en scène William Lebghil avec qui j'ai tourné deux films (« Les Souvenirs », de Jean-Paul Rouve, et « Les Nouvelles aventures d'Aladin », d'Arthur Benzaquem, NDLR). Le personnage d'Alex, je l'ai vraiment imaginé pour lui.

Quelles réactions ont eu les comédiens lorsque vous leur avez parlé d'une suite ?

Grâce au ciel, ils ont accepté ! Il aurait suffi qu'un seul refuse pour que le film ne se fasse pas.

Pourquoi avoir remplacé Gaspard Ulliel par Guillaume Labbé pour interpréter Loïc, le fils de Véronique ?

Gaspard, qui débutait à l'époque, est devenu une star. En le prenant, je risquais de perdre le côté choral du film. Je lui ai expliqué mon problème-je ne voulais surtout pas qu'il se sente évincé- et ai cherché un autre acteur, très différent. Dès les essais, j'ai su que Guillaume Labbé avait l'équilibre et la solidité qui convient au fils de Véronique. C'est le seul de cette famille à avoir du bon sens. Il a tout sur le dos et il assume. Il a remplacé le père.

Dans « Voyez comme on danse », le sort de Véronique s'est encore détérioré : elle a tout perdu.

« On a eu des accidents de la vie », reconnaît-elle. Son mari a disparu dans des circonstances tragi-comiques, elle a dû élever seule ses deux enfants en multipliant les petits boulots, elle n'a plus de vie sentimentale et, malgré tous ses efforts pour s'en sortir, la moindre de ses initiatives se solde par un échec. C'est quelqu'un qui a perdu pied et n'a aucune gêne à l'avouer : c'est pour ça qu'elle est si drôle et si attachante. Même si elle est insupportable en tant que mère parce qu'elle est excessivement envahissante, il n'y a pas une once de méchanceté chez elle.

Elle en est quand même réduite à faire le ménage dans l'agence du mari de sa meilleure amie...et priée de vouvoyer celle-ci devant les tiers !

Mais Véro trouve toujours une pirouette pour sauver les apparences ou laisser penser qu'elle maîtrise la situation : « J'ai déjà eu des postes en entreprise ! », dit-elle.

Elizabeth et Bertrand (Charlotte Rampling et Jacques Dutronc) traversent eux aussi une passe difficile: Bertrand, qui a fraudé le fisc, est en prison. Charlotte, qui n'a jamais travaillé, doit affronter une situation un peu inédite...

La grande dame d' « Embrassez qui vous voudrez », a gagné en humanité et en sévérité envers elle-même. Même si elle continue d'aimer le champagne cher et de faire des remarques quand Véro exprime trop bruyamment sa gratitude - «*On ne remercie pas deux fois, ça fait working class* », lui dit-elle-, elle ne rabaisse plus son amie comme elle le faisait autrefois ; elle s'en est rapprochée. Mais, c'est clair, ces deux femmes ne sont pas du même monde. Dans la famille d'Elizabeth, on possède un Turner depuis que le peintre a peint le tableau. Ca résume tout.

Justement, on a le sentiment que l'écart s'est encore creusé. Malgré les ennuis de Bertrand, les riches sont encore plus riches et les pauvres encore plus pauvres.

C'est vrai, je ne l'ai pas fait exprès.

Bertrand (Jacques Dutronc) enfonce d'ailleurs le clou : « On ne me mélange pas avec les voyous, dit-il à sa femme lorsqu'elle lui rend visite en prison ; enfin pas avec les voyous pauvres. »

C'est le cynisme du personnage de Connolly qu'on trouvait déjà dans « Embrassez... ». Bertrand fait partie de ces êtres qui se fiche du jugement des autres. Il trouvera toujours une pirouette pour s'en écarter. Il a la carapace épaisse.

Deux événements viennent semer la pagaille dans le groupe : la grossesse d'Eva, enceinte d'Alex, alors qu'elle n'a que dix-sept ans et qu'elle est encore lycéenne, et le curieux comportement de Julien, le compagnon de Lucie, qui se sent épié en permanence...

Le premier arrive dans un contexte dramatique : comment Véronique va-t-elle faire pour assumer ce nouveau-né ? Son problème n'est évidemment pas l'arrivée d'un bébé –elle a eu deux enfants qu'elle adore-mais on comprend qu'Eva a déjà été partiellement élevée dans une caravane dans le jardin d'Elizabeth et Bertrand et, qu'au train où vont les choses, la famille va finir dans la rue. Véronique préférerait évidemment que sa fille ne garde pas l'enfant. Et puis tout le monde réagit mal –la mère, le père de l'enfant à venir, le frère : l'enchaînement des malentendus est tel que les choses vont plus loin qu'elles ne devraient.

Le deuxième événement est plus lourd de conséquences. On commence par penser que Julien est cinglé ; puis on comprend qu'il est dévoré de peur et qu'il a peut-être des raisons de l'être ; jusqu'à l'explication finale qui déclenche un cataclysme dans le groupe.

On sent une certaine familiarité entre ce personnage et certains rôles que vous avez interprétés...

Julien est assez proche de moi, c'est vrai ; plus jeune, j'aurais sans doute aimé l'interpréter, mais Jean-Paul Rouve le joue mieux que je ne l'aurais fait : il est exactement dans le juste équilibre.

Vous reprenez le personnage de Jean-Pierre, l'ancien mari jaloux de Lucie... Un rôle court mais explosif.

C'est une autre des surprises du film. Jean-Pierre apparaît et sa présence a des conséquences gigantesques sur l'intrigue.

Comme chez Connolly, le mensonge mène les personnages... jusqu'à ce qu'ils se prennent les pieds dedans. La vengeance de Lucie (Carole Bouquet) est, à cet égard, particulièrement machiavélique.

C'est une femme humiliée, ce sentiment la déborde et elle n'imagine pas que ses représailles, qu'elle voit comme un simple mais juste retour de manivelle, vont provoquer autant de dégâts collatéraux. Mais c'est une femme solide : elle gère.

Avec son personnage, vous captez l'air du temps : à côté de ses déboires sentimentaux, Lucie dirige un petit empire- bar à jus bio, bar à cocktail....

Quand j'ai écrit le scénario, il y a deux ans, on ne parlait pas de graines de chia et la mode vegan n'avait pas cette ampleur en France. De même, la petite start-up participative de repassage que monte Alex pour se faire un peu d'argent n'avait pas d'autre origine que mon imagination. C'est toujours un peu troublant de voir la réalité rejoindre la fiction.

Vous faites la part très belle aux femmes, un peu moins belle aux jeunes ; quant aux hommes ...

Pour moi, « voyez comme on danse » est un film de femmes. Les mecs déconnent quand même beaucoup !

Et, à l'exception du personnage de Bertrand, tous se dégagent du cynisme cher à Connolly...

Le cynisme de Joseph Connolly m'amuse et je l'ai respecté lorsque j'ai travaillé à l'adaptation de son roman. Mais ma vraie nature est d'être moqueur. Tout en les mettant dans des postures risibles et en leur donnant des répliques parfois très dures, je ne peux pas m'empêcher d'éprouver de la tendresse pour mes personnages. Leurs sacs sont lourds à porter et je les admire de le faire. J'ai besoin qu'ils aient envie de s'aider les uns les autres. Ni Elizabeth ni Lucie ne laisseront tomber Véro et sa fille, Alex ne coupera pas les ponts avec son père...

Vous évacuez aussi toute notion de hiérarchie entre eux.

Je ne suis pas anglais, je n'ai pas la vision que ces gens ont de la société où on peut éventuellement se fréquenter mais jamais se mélanger. J'aime les écrivains anglais, je n'aime pas beaucoup la mentalité du pays.

Quelle a été la réaction de Connolly en apprenant que vous alliez faire revivre ses créations? A-t-il vu le film ?

Il avait été content de l'adaptation de « Vacances anglaises » et nous a tout de suite donné son autorisation. Avant le tournage, il m'a même envoyé un petit mot dans lequel il m'encourageait et me disait se réjouir de revoir ses personnages. Mais il n'a pas encore découvert le film.

On vous sent très à l'aise dans les dialogues- très précis, parfois au mot près...

Je découvre mes personnages en les faisant parler ; jamais en imaginant qu'il pourrait se passer telle ou telle chose dans une scène. Je joue leurs répliques dans ma tête et ce sont toujours elles qui font avancer l'action - c'est d'ailleurs pour cette raison que mes scénarios comportent autant de versions ; dix-huit pour « Voyez comme on danse ». J'essaie de faire en sorte que chacun ait une culture différente. Madame André (Annie Mercier), la merveilleuse voisine à laquelle se confie Alex dans l'escalier, sort de mon enfance et parle comme les gens du peuple qui m'entouraient alors et pour lesquels j'ai une énorme tendresse. Charlotte Rampling s'exprime comme une très grande bourgeoise, presque comme une aristocrate ; Carole Bouquet, comme une femme d'affaires, les jeunes ont leur propre langage. Aucun n'a le même vocabulaire et c'est très excitant.

« Embrassez qui vous voudrez » se déroulait au Touquet et un peu à Paris. Cette fois, on est presque exclusivement dans la capitale ...

J'avais envie d'un film très parisien, de me sentir dans mon univers. Beaucoup de scènes sont tournées près de chez moi : le bistro italien où Véro déjeune avec sa fille est celui où je déjeune, le burger et le bar à jus sont à deux pas de mon appartement. Mais, à un moment du film, j'avais besoin d'une respiration : on devait comprendre assez vite que le personnage de Julien n'est pas aussi innocent qu'on pourrait le croire. D'où cette brève escapade à Cabourg sous la pluie...

Comment préparez-vous vos tournages? Avez-vous, par exemple, revu « Embrassez qui vous voudrez »?

Ni en écrivant le scénario ni avant le tournage, j'ai vécu sur mes souvenirs, sans autres références particulières. Par contre, comme je le fais toujours, je dessine précisément les mouvements de caméra, les angles, quitte à changer d'avis une fois sur le plateau avec le chef opérateur. Pour moi, le cadrage, le choix de l'optique et les mouvements font intimement partie de la narration et je n'aimerais pas me délester de ces choix – à l'écriture, mes scénarios sont d'ailleurs toujours remplis d'indications techniques. Pour « Voyez comme on danse », je voulais qu'on tourne caméra à l'épaule parce que c'est un film sur l'instabilité d'un moment. Il ne s'agissait pas de s'étourdir –le chef op pouvait être sur le chariot, mais toujours avec la caméra à l'épaule.

Et je passe beaucoup de temps avec les chefs de poste technique : tout doit être très précisément conçu et organisé.

Quelles indications aviez-vous donné aux comédiens avant le tournage ?

Une seule : « Ne pensez pas que le film est une suite ». J'ai écrit le scénario en espérant que les gens, quand même nombreux, qui n'avaient pas vu « Embrassez qui vous voudrez » riraient autant que s'ils avaient vu le premier. Les acteurs ont joué le jeu. Je prépare peu avec eux. Jamais de lecture- en tant que comédien, je déteste ça, c'est du temps perdu, surtout lorsque le réalisateur est aussi le scénariste et le dialoguiste. Si un comédien peine avec une réplique, je sais que je pourrais la réécrire sur le plateau.

Répétez-vous beaucoup avec eux?

Le moins possible. Le cinéma est très différent du théâtre où il faut s'être beaucoup rodé pour se sentir totalement libre. On n'a pas le temps de se roder sur un plateau mais on peut s'user : des choses qui étaient drôles le deviennent moins... Karin Viard, par exemple, est quelqu'un qui a immédiatement des jaillissements, avec elle, il faut tourner tout de suite. D'autres ont davantage besoin de se chauffer. On ne dirige jamais les acteurs d'un film de la même manière.

Justement, quel genre de directeur d'acteur êtes-vous ?

On dit souvent que la principale qualité d'un chef d'orchestre est de ne pas gêner l'orchestre. J'essaie de m'appliquer cette maxime. Je n'ai jamais contraint un comédien à faire quelque chose qu'il ne souhaitait pas. J'ai besoin d'être en accord avec mon équipe.

Vous avez souvent tourné avec Carole Bouquet, vous aviez déjà dirigé Charlotte Rampling, Karin Viard et Jacques Dutronc. Comment ont-ils vécu l'arrivée des nouveaux ?

Le cocktail aurait pu ne pas prendre. Le mélange *anciens* et *nouveaux* a, au contraire, redynamisé le groupe en apportant à chacun une fraîcheur et une envie nouvelles. D'un seul coup, c'était deux alcools différents qui donnaient un goût neuf. Tous les acteurs amènent, je trouve, une couleur particulière- Charlotte, sa beauté et son intelligence de jeu, Carole, sa classe et son élégance, Karin, ses fulgurances, Jacques et Jean-Paul, leur finesse, William et Guillaume, leur solidité, Jeanne, son aplomb...

Vous avez l'habitude de monter dès le début du tournage...

C'est important que la monteuse soit avec moi le plus tôt possible. Je sais qu'elle me dira si je pars dans la mauvaise direction, s'il manque un plan ou si un enchaînement ne marche pas. Si je pouvais, je voudrais pouvoir la garder jusqu'à la fin du mixage, ce qu'aucun producteur, bien sûr, ne peut envisager. C'est le quatrième film que je fais avec Marilyne Monthieux, j'ai une confiance absolue en elle.

Parlez-nous de la musique ?

J'en mets généralement peu dans mes films- je n'aime pas les musiques additionnelles, celles qui ne se justifient pas. Cette fois, il y en a davantage et ça a été un choix difficile, notamment pour les scènes qui se déroulent dans le bar, lorsque Lucie organise sa petite fête. Il fallait à la fois chercher des morceaux qui collent à l'ambiance branchée du lieu et, la séquence étant longue, trouver une série de titres qui puissent s'enchaîner. C'est ma compagne qui m'a finalement fait découvrir le groupe Ibeyi, deux jeunes chanteuses vénézuélo-cubaines. On a beaucoup joué aussi sur le côté jazzy, lorsqu' Elizabeth, coupe de champagne à la main, cherche à avoir des nouvelles de son mari. Mais le morceau que je préfère est celui qu'on entend à la fin du film, quand Elizabeth et Bertrand dégustent leur œuf à la coque dans la caravane: une version de « Let's Play the Music and Dance », interprété par Nat King Cole, peut-être moins belle mais plus rythmée que celle de Fred Astaire et qui donne tout son tempo à la scène.

Elle est formidable, cette scène, et fonctionne presque comme un rappel de la phrase que Jacques Dutronc prononçait dans « Embrassez ... » : « La vie est bizarre, si tu y penses, ça te déchire le cœur mais si tu la traverses comme moi en zigzaguant, c'est plutôt comique. » Tous ces personnages tiennent le coup parce qu'ils zigzaguent.

Ou qu'ils dansent..., comme l'indique le titre du film. Je ne remercierai jamais assez Jean d'Ormesson d'avoir publié son livre au moment où « Embrassez qui vous voudrez » est sorti en salles. Initialement, il s'appelait lui aussi « Voyez comme on danse ». Le titre est bien mieux approprié à cette suite.

Qu'est-ce que cela fait de se retrouver derrière la caméra après seize ans d'absence ?

Ça a été un sentiment très mélangé. J'ai eu un trac énorme de décevoir des gens avec lesquels j'avais déjà travaillé. Je pensais : « *Et si ce que tu as écrit n'est pas si bien que ça ? Est-ce que ton découpage est le bon ?* » Je n'avais pas peur d'avoir perdu la main, mais j'avais peur de décevoir et je m'en refusais le droit. Certains matins, il m'est arrivé de me lever en ayant peur d'une scène ; la journée passait, je me rassurais : « *Ça va, elle n'est pas mal* »... »

L'angoisse, c'est un moteur chez vous ?

Je dis souvent que j'ai besoin de deux conditions pour accepter un rôle : que je le trouve intéressant – et le scénario avec, bien sûr-, et qu'il me fasse peur. Si j'ai peur, je sais que je vais être stimulé. Ce n'est pas une peur inhibante, au contraire, c'est une peur motrice, un bon trac. La réalisation, c'est pareil.

Vous est-il arrivé de vivre des moments désagréables sur un film que vous réalisez ?

Une seule fois, durant le tournage de « Mauvaise Passe ». Je ne me suis pas entendu avec Stuart Townsend qui ne comprenait pas ma manière de filmer. Sur celui-ci, j'ai eu la chance d'avoir une équipe absolument géniale : ça aide d'être heureux avec son équipe, c'est essentiel.

Allez-vous à nouveau laisser passer seize ans avant de refaire un film ?

Certainement pas. Cette fois, la machine est relancée.